

La voix jurassienne : la lessive

Autor(en): **Surdez, Jules**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **90 (1963)**

Heft 11-12

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-233396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La voix jurassienne

La lessive

par Jules Surdez

Il y avait une fois, à Chercenay, une femme qui voulait faire la lessive. Le grand cuvier, parbleu, était bien assujetti sur une chèvre à trois pieds. On avait mis au fond quelques rameaux de pin démunis de leurs aiguilles pour empêcher l'eau de lessive de s'écouler trop vite dans un seau par un pertuis garni de genêts. Sur les petits rameaux de conifères, il y avait un lit de paille, le linge, le charrier et des cendres. L'eau bouillait à côté, dans une chaudière.

Comme la femme avait quelque chose de pressant à dire au « caùtère », à l'autre bout du village, elle tendit le puisoir à son homme, qui était quelque peu naïf, en lui disant :

— Tu verseras continuellement l'eau bouillante sur les cendres, cela n'est pas bien malaisé. Je reviens tout de suite. Ne laisse surtout pas déborder l'eau de lessive.

Notre innocent s'assied tout bonnement sur une chaise, bat le briquet, allume sa pipe avec de l'amadou. Il met ensuite des copeaux dans le feu, puis puise de l'eau et la verse sans trêve dans le cuvier.

Son visage est tout rougi par la chaleur. Un moment après, il a soif, prend une chopine et descend à la cave. A peine a-t-il tourné le robinet qu'il voit au fournil le « lissu » se répandre dans le feu. Il gravit d'une enjambée les escaliers.

Mais voilà qu'il se souvient qu'il a oublié de clore le robinet du tonneau. Il ne fait qu'un saut « aval les escaliers ». Las Dieu ! il y a une mare de vin dans

la cave. Des sacs de farine sont entassés sur des rayons. Il les vide dans le vin. Cela ne sèche pas la cave.

Pour pouvoir passer à pied sec, il place ici et là les miches de pain de la dernière fournée, comme les pierres pour traverser un bief. Trop tard de refermer le robinet, tout le vin s'est écoulé. Il remonte lentement les escaliers, tout penaud, et va à l'étable sans même jeter un coup d'œil à l'eau de lessive qui finit d'éteindre le feu.

Il s'engouffre dans l'étable, s'assied dans un coin, pour réfléchir aux mensonges qu'il pourrait bien débiter à sa femme. Il voit soudain la poule noire qui couve des œufs dans un panier (en lamelles de charme) et qui semble se moquer de lui avec ses yeux ronds. C'en est trop. Il arrache le gros verrou de la porte et assomme la couveuse.

— Grand âne que je suis, se dit-il, qui couvrera les œufs maintenant ?... Moi, pardieu... Il baisse sa culotte et se met à croupetons sur la « charpigne ». Las

Dieu ! il glisse dans une bouse. Quelle omelette il fait ! Lorsqu'avec assez de peine il est parvenu à se redresser, il s'aperçoit qu'il a le séant entièrement peint et verni.

— Finette !... Finette !... crie-t-il au chien du voisin, afin qu'il vienne le torcher. Pardieu, le chien eut tôt fait de lui rendre son derrière aussi net qu'un plat de pauvres gens, de happer par surcroît « un bon morceau » et de s'enfuir en l'emportant.

Le pauvre innocent avait ainsi tout perdu ou tout gâté : « lissu », vin, farine, fournée, poule, œufs...

La femme, en revenant du « caûtère », le trouva assis à la cuisine.

— Tu t'es bien tiré d'affaire ? lui demanda-t-elle. As-tu au moins bien « versé la lessive » ?

— Las Dieu ! tout le « lissu » est allé au feu.

— Tu ne fais jamais que des sottises. Ce n'est rien, s'il n'y a pas pis !

— Il y a pis. J'ai laissé ouvert le robinet et tout le vin est répandu dans la cave !

— Tu est toujours le même simple d'esprit, mais ce n'est encore rien, s'il n'y a pas pis.

— Il y a encore pis. Pour sécher le vin, j'ai vidé tous nos sacs de farine dedans.

— Tu n'as jamais fait que des âneries, mais je te pardonne, s'il n'y a pas pis.

— Il y a pis. En marchant sur les miches de pain de la fournée pour aller clore le robinet, je les ai complètement écrasées.

— Cela ne me surprend qu'à demi, mais passons, s'il n'y a pas encore pis.

— C'est qu'il y a encore pis. J'ai assommé la poule noire qui couvait.

— Avorton que tu es !... Ce n'est rien, s'il n'y a pas encore pis.

— Il y a sûrement encore pis. J'ai voulu couvrir les œufs. J'ai glissé et les ai tous écrasées !

— Vaurien que tu es !... Une couvée au diable ! Enfin, ce n'est rien, s'il n'y a pas encore pis.

— Il est certain qu'il y a encore pis. Comme j'avais le séant tout sale, j'ai appelé la Finette du Stanislas pour qu'elle vienne me le lécher. Elle me l'a bien torché et essuyé, mais avant de s'enfuir, elle m'a happé un bon morceau et est allée le manger dans le verger.

— Carogne que tu es ! Mes parents me l'avaient bien dit que tu n'étais pas le mari qu'il me fallait. Il n'y avait qu'une bonne chose à la maison et tu l'as laissée emporter !... Va-t'en hors d'ici, insensé que tu es, je ne veux pas d'un impuissant !

(Lire le même article en patois jurassien : Pages jurassiennes.)

A nos collaborateurs...

La rédaction prie instamment les dévoués secrétaires des « cantonales » et des « amicales » de nous adresser jusqu'au 30 ou 31 mai de chaque mois, au plus tard, de brefs comptes rendus de leur activité ainsi que des festivités qui ont lieu dans leur giron. Il faut absolument que notre « Conteur » soit le reflet vivant de notre mouvement.

Adresse : Rédaction du « Conteur romand », R. Molles, 6, chemin de la Fontanettaz, La Rosiaz-Lausanne. Tél. 28 15 52.

P.-S. S'ils peuvent obtenir un cliché illustrant une de leurs fêtes et paru dans un de leurs journaux régionaux, qu'ils s'empres- sent de nous l'envoyer.

Merci d'avance !

La Rédaction.